

DAVID FENNARIO

# Sans parachute

ROMAN

traduit de l'anglais  
par Gilles Hénault



LES ÉDITIONS

**Sémaphore**

## DU MÊME AUTEUR

### ROMANS


- Without a Parachute*, Montréal, McClelland & Stewart, 1974.  
*Sans parachute*, Montréal, Parti pris, 1977, (trad. Gilles Hénault).  
*Sans parachute*, Paris, Grasset, 1979, (trad. Gilles Hénault).

### THÉÂTRE

- On the Job*, Vancouver, Talonbooks, 1979 (prix Chalmers, 1976)  
*Sur la job*, Montréal, Héritage, 1977.  
*Nothing To Lose*, Vancouver, Talonbooks, 1979.  
*Balconville*, Montréal, Talonbooks 1983 (prix Chalmers, 1980)  
*Joe Beef*, Vancouver, Talonbooks, 1991 (prix Pauline-Julien, 1986)  
*Neil Cream*, Vancouver, Talonbooks, 1995.  
*Bananaboots*, Vancouver, Talonbooks, 2000.  
*Balconville : L'Uomo Dagli Stivali a Punta*, Rome, Vecchiarelli, 2001.  
*Death of René Lévesque*, Vancouver, Talonbooks, 2005.  
*La Morte di René Lévesque*, Venise, Sette Citta, 2005.

**Sans parachute**

Les Éditions Sémaphore  
3962, avenue Henri-Julien  
Montréal (Québec)  
H2W 2K2

 514 281-1594

info@editionssemaphore.qc.ca  
www.editionssemaphore.qc.ca

ISBN : 978-2-923107-17-2 (PAPIER)

ISBN : 978-2-923107-60-8 (PDF)

ISBN : 978-2-923107-61-5 (EPUB)

© Les Éditions Sémaphore et David Fennario, 2010

Dépôt légal : BAnQ et BAC, 4<sup>e</sup> trimestre 2010

Diffusion Dimedia  
www.dimedia.com/

Distribution du Nouveau-Monde  
www.librairieduquebec.fr/

*Couverture :*  
Marie-Josée Morin  
m-j.morin@entrep.ca

*Éditions électroniques :*  
Jean Yves Collette  
jycollette@vertigesediteur.com

Nous remercions le Conseil des arts du Canada  
de l'aide apportée à notre programme de publication.

DAVID FENNARIO

# Sans parachute

ROMAN

traduit de l'anglais  
par Gilles Hénault





*Pour ce garçon qui ne ressemblait à personne*





2 décembre 1969 – mardi

Malade de la grippe. Je travaille dans la section des cosmétiques à l'entrepôt de Simpsons, rue Saint-Jacques, entouré des effluves de mille parfums différents. Monsieur Forget, le grand *boss*, est un petit homme à la voix de nain. Les trains de marchandises passent sous les fenêtres à l'arrière et je me souviens. Un jour nous vivrons en toute beauté. Et j'écoute une fille qui chante à la radio, mais je l'écoute en train de prendre son souffle et je vois presque ses poumons qui aspirent et expirent l'air qui sort de sa bouche sous forme de musique. Mon heure de *lunch*. Les conditions de travail ici sont infiniment meilleures que chez Ribkoff – pas d'engueulades, fais ton travail, c'est tout. Presque tout le monde joue aux cartes après avoir mangé à la cafétéria. J'ai pas voulu avoir l'air étrange en m'asseyant à l'écart, les yeux dans le vague, alors je suis redescendu pour écrire mon journal. Ouais, la cafétéria me faisait penser à la Don Jail <sup>1</sup>, à Toronto. De longues tablées de joueurs de cartes faisant claquer leurs cœurs et leurs carreaux. Je suis assis sur une grosse caisse à l'arrière de l'entrepôt, me demandant combien de temps je vais travailler là, me demandant ce que 1970 nous réserve, à moi et au monde. Je crois faire une prédiction juste en disant que ce sera sans doute le pire hiver dans la vie de beaucoup de gens. Les gens ici ont l'impression que je suis un gars bien tranquille. (Je peux me rappeler quand les avions étaient encore des affaires bizarres et où les gens levaient la tête pour les regarder passer.)

1 Prison torontoise.

## 11 décembre 1969 – jeudi

Le West End est le secteur de Montréal qui s'étend de la rue Atwater à Peel, et de Saint-Antoine au canal. Les travailleurs sociaux zélés et les reporters du *Montreal Star* l'appellent communément « La Petite Bourgogne ». Je pense que peut-être Dick MacDonald a inventé le terme, parce que les familles que je connais dans ce secteur ne s'en servent jamais.

Le West End est comme une vieille putain qui a conservé quelques charmes de sa jeunesse. Le temps qu'il fait reflète son humeur changeante : par un après-midi de pluie en novembre elle se remet d'une mauvaise brosse, et par un matin d'avril ensoleillé elle se réveille avec un bon homme plein d'amour dans son lit, beaucoup de bon vin dans la cuisine, du manger dans le frigidaire et de grands espoirs de pogner facilement à l'avenir. Elle parle comme un piano mécanique. Une vieille catin pâmée avec un rire de train de marchandises qui passe. Elle se fait des tatouages de fleurs sauvages en mai et, en décembre, elle couvre ses guenilles d'un manteau de blanche neige.

Le matelot Rick, frais émoulu de la marine, est passé nous voir hier soir. Debout à la porte d'entrée, sa tuque bleue sur la tête, portant une barbe tachée de rhum, un sac marin sur l'épaule et dans la caboche, mille histoires à me conter. « Chaque année me rend pas plus sage, Dave », a-t-il dit, « je deviens seulement moins stupide. » Ces trois dernières années, il a travaillé comme plongeur dans la marine et il avait des histoires pas mal épeurantes à conter, au sujet du repêchage de cadavres dans les lacs et d'autres affaires pareilles. Il est resté jusqu'à dix heures à jaser avec nous dans le salon, puis il est parti pour aller chez sa sœur à la Pointe pour la nuit. « Dave, je pars pour l'Ouest, pour Vancouver où j'ai entendu dire qu'il y a de l'ouvrage pour les plongeurs, mais d'abord j'veux m'occuper de ma jeune sœur qui a été battue et violée le mois dernier et je voudrais savoir qui a fait ça. » À voir l'éclat de ses yeux quand il a dit ça, y'aura du meurtre dans l'air s'il trouve les gars.

Et je pensais au vieux Jœ Côté ce matin, au travail. Je me demandais si le vieux trou est encore en vie et s'il se soûle tous les jours à la taverne Empire. Soixante-dix-sept ans, un vieux de la vieille qui se souvient de quand il y avait des dinosaures, rue Saint-Antoine. Il va falloir que je repasse au bar bien vite, pour savoir ce qu'il devient.

Dans la *Gazette*, un article annonçait que le nombre des assistés sociaux est passé de 26 000 à 28 000 cette année. On s'attend à ce que cet hiver, le total atteigne le « dangereux seuil » de 30 000. Dangereux pour qui, je vous le demande ?

15 décembre 1969 – lundi

Ai acheté aujourd'hui une balloune à l'hélium pour Elizabeth et j'avais l'air vraiment drôle en me promenant avec ça à travers la place Bonaventure avec mes lunettes noires et mon jacket de cuir à l'air gras. Les gens riaient de voir un gars habillé en Hell's Angel tirant au bout d'une ficelle une balloune multicolore qui dansait en l'air. Et je riais avec eux. Comme je descendais la rue Saint-Antoine vers chez moi, un type m'a lâché un cri de l'autre bord de la rue, par-dessus le trafic. J'ai regardé dans sa direction et j'ai pensé que c'était Joe Côté qui m'appelait, alors j'ai crié « Hé! Joe! » et le petit homme s'est amené en courant. Ce n'était pas Joe, mais un vieux robineux d'Irlandais de Terre-Neuve qui m'a bummé un trente sous. « Hé! viens icitte », dit-il, et je me suis approché de lui. « Penche-toi, je veux te dire quelque chose. » C'est ce que j'ai fait, alors le vieux christ m'a donné un gros bec baveux sur la joue et est parti en riant. Bien j'ai ri aussi, en m'éloignant avec ma balloune en main.

20 décembre 1969 – samedi

Une journée mélante et morte, où il y a tant à faire et où rien ne se fait. Suis allé un peu partout au centre-ville pendant quelques heures pour regarder ceux qui font leur magasinage de Noël et me suis arrêté chez Ribkoff pour jaser avec les gars, Mike, Andy, Butch et Pat, tous des gars du West End, et j'ai remis à Rolly les quatre piasses que je lui devais. La grande ville me donne les bleus à la Dave Fennario. J'ai peur des nombreuses choses à faire. Liz est au lit et elle m'appelle pour savoir si je veux qu'elle me parle. Pearl, notre petit chat, me saute sans arrêt sur les genoux pendant que j'écris ceci, assis à mon bureau. Il est minuit et demi et nous arrivons tout juste du cinéma où nous avons vu trois films au Vogue, rue Charlebois, à Pointe Saint-Charles. La longue marche vers chez nous, à travers un vaste secteur de taudis, m'a fortement déprimé. Où ces gens trouvent-ils la force de continuer à vivre face à tant de désespoir sans issue. Toute cette zone pue les rêves brisés et la folie. Petites tavernes s'agrippant aux angles des rues. Cheminées de manufactures, maisons boîtes d'allumettes, lampadaires solitaires. Tout est d'occasion, de seconde main, y compris la vie des gens. Ici on vend l'amour et l'espoir au rabais. J'ai toujours un frisson quand je passe près des eaux noires du canal où mon oncle Gus s'est noyé ; il me semble que je saute un obstacle que mon oncle n'a pas pu franchir.

Pourriture et mort. Ces maisons furent construites il y a longtemps par nos arrière-grands-pères. Les plombiers, plâtriers, briqueteurs, charpentiers, ferblantiers, peintres en bâtiment et architectes des années 1880. Tous sous terre, d'une façon ou d'une autre. Prirent leurs soupers, burent leur bière, firent l'amour à leur femme, nourrirent leurs enfants, fumèrent leur pipe, se réjouirent les soirs d'été et au temps des Fêtes. Avec peu de réussites et beaucoup de malheurs, ils vécurent leurs jours de dur labeur et de petites joies.

26 décembre 1969 – vendredi

Je continue d'écrire parce que je n'ai pas envie de dormir. Il est une heure du matin. Le ronronnement électrique du frigidaire est le seul bruit dans la maison. Liz dort avec Pearl. Je n'ai pas de dieux et je ne parle pas non plus aux morts. J'embrasse les mains de mes enfants et je travaille à la bonne moisson.

13 janvier 1970 – mardi

J'ai ma vieille envie bleue de briser tous les meubles et de cogner aux murs. Sonny, le mari de ma tante Irène, le faisait chaque fois qu'il prenait une méchante brosse. Défonçait la tv à coups de pied et brisait tous les lits et bureaux, pendant que sa femme et ses enfants hurlaient, blottis dans un coin. J'avais à peine cinq ans quand j'ai entendu mes parents dans la cuisine, au déjeuner, parler de mon oncle Sonny, et je me souviens de mon étonnement à l'idée que Sonny détruisait ses propres meubles. Pourquoi brisait-il quelque chose qui lui appartenait ? Je l'ai demandé à mes parents, mais ils ne comprenaient pas non plus. « Il boit trop, c'est tout », me dit mon père. Il y a tellement de vieux vices qui sont aujourd'hui camouflés en terminologie clinique. J'ai piqué une demi-douzaine de savons de toilette à l'entrepôt, aujourd'hui, pour Liz. Ils coûtent 98 cents la barre – strictement destinés aux clients de Upper Westmount. Je les ai fourrés dans ma chemise juste avant que la cloche sonne. J'étais un peu nerveux quand j'ai senti une barre glisser le long de ma jambe de pantalon, en descendant l'escalier. Billy Sullivan m'a vu les piquer, et il m'a lancé un sourire et un clin d'œil. En ouvrant la porte, chez moi, j'ai dit à Liz : « Pour la première fois de ta vie Liz, tu vas te laver avec du vrai savon. » « *Oh boy!* », et sa face s'illumina comme un arc-en-ciel. « *Ce stuff-là sent assez bon pour être mangeable.* »

14 janvier 1970 – mercredi

Juste une bouffée de savon Pear's et me voilà transporté dans la Grande-Bretagne bourgeoise des soldats de plomb en redingotes rouges de 1890. Ouais, l'odeur du savon Pear's est l'essence du raffinement de l'ère édouardienne : des dames aux cheveux parfumés, aux figures fragiles, aux nerfs de porcelaine et aux cœurs de verre ; des vieilles douairières aux éventails de dentelle noire. J'ai déjà vu une photo d'une scène de rue à Londres vers 1900 dans laquelle l'une des affiches publicitaires sur un omnibus à étage annonçait le savon Pear's. Un produit largement utilisé par la petite bourgeoisie ainsi que par l'aristocratie déchue. En ce temps-là, la classe ouvrière mal lavée employait du savon très ordinaire, ou rien du tout. Pipes de plâtre, grosses godasses, casquettes, larges bretelles, pantalons de travail épais et moustaches maculées de bière. Mon grand-père, un travailleur de l'époque édouardienne, me faisait penser, quand j'étais enfant, à un cheval de trait, lent, tranquille et fort. Un animal qui pouvait devenir violent en de rares occasions, quand il était à bout d'endurance. Endurance, c'est le mot-clé pour décrire le caractère de mon grand-père, le travailleur édouardien.



18 janvier 1970 – dimanche

Reçu du matelot Rick une carte timbrée d'Edmonton, Alberta. Lui écrirai quelques lignes pour savoir ce qu'il devient. Dave, le délinquant de quatorze ans, qui a pénétré par effraction dans notre cave avec son frère l'automne dernier, est venu me voir cet après-midi pour me parler de ses problèmes avec sa mère. Ce petit chenapan qui n'a pas froid aux yeux m'a taquiné en me disant qu'il va me prendre mes bottes en peau de vache qui sont dans le portique. Je lui ai dit que je lui botterais le cul tout le long de la rue Coursol, s'il faisait ça. Il me respecte parce que je ne l'ai pas dénoncé à la police l'automne dernier. Cependant, je l'ai attrapé dans la rue quand je l'ai vu avec mon chandail sur le dos, et je lui ai dit : « Écoute, ti-gars, c'est mon chandail que t'as là. Je sais que c'est toi et ton frère qui avez volé chez nous. Alors, qu'est-ce que je fais ? Parce que je suis plus vieux que toi, on peut pas se battre. Je pourrais demander à mon frère qui a ton âge de te sacrer une maudite volée. J'ai été élevé dans le quartier, et j'aime pas appeler la police. Écoute, si tu veux voler, pourquoi voler ton propre monde ? Pourquoi tu vas pas à Westmount, enfant de chienne ? » Depuis ce temps-là, Dave me rend visite régulièrement, et je veux croire que j'ai une sorte de bonne influence sur lui. Au moins, il n'est pas à Shawbridge, comme son frère. L'histoire de ces enfants-là est pas mal triste. Ils n'ont pas de père et leur mère est une vieille putain ivrogne qui couche avec tous les hommes des tavernes. Elle fait souvent des crises et jette ses enfants dehors. Beaucoup de familles du West End connaissent la situation des Cleaver, et recueillent à tour de rôle les enfants, pour les nourrir et les loger. À moins d'une révolution, je peux très bien prévoir quelle sera la vie de Dave. L'ivrognerie, la prison et la mort. C'est cruel d'être condamné si jeune.

22 janvier 1970 – jeudi

J'ai grimpé la côte, ce soir, et me suis rendu chez Charly. Il préparait un examen, alors je ne suis resté que quelques minutes. Ensuite, je suis allé chez Stu, rue Lincoln, mais il n'était pas chez lui, puis je me suis dirigé vers Sir George pour voir si je ne trouverais pas quelqu'un là. Fallait que je parle à quelqu'un. J'ai frappé le *jackpot* à la cafétéria, où se trouvaient trois personnes que je connaissais, à la même table : Stu, Barry et Robin. Me glissant derrière Robin, je l'ai embrassée par surprise. « Des inconnus viennent toujours embrasser cette fille-là », dis-je aux autres qui se trouvaient à la table. Tous sourirent excepté le cave qui était avec Robin ; il n'a pas levé les yeux de la table pendant que je parlais avec elle. Ma familiarité avec Robin semblait l'énerver. Au diable ! Je connais et j'aime cette fille depuis des années. J'ai invité Stu chez moi où nous avons échangé des impressions pendant deux heures. Un gars pas mal déluré, doué d'une forte personnalité que je ne suis pas encore parvenu à déchiffrer. Il est d'une intelligence si complexe que je me sens idiot en face de lui. Empêtré, embourbé comme une bête. J'ai plus de couilles que de cervelle. Un oiseau cloué au sol qui ne vole que dans certaines conditions. Le fils peu parlant d'un peintre en bâtiment qui a peur de mourir seul. Ouais, je ne suis plus le garçon nu que j'étais il y a cinq ans.

27 janvier 1970 – mardi

Reçu une lettre aujourd'hui d'une collègue de Betty Ann, une travailleuse sociale du nom de Linda Smart. Le Collège des sciences sociales de McGill demande à ses étudiants d'entreprendre de stupides projets, pour étudier les différents quartiers de l'île. Parce que les petites rues transversales de Pointe Saint-Charles me sont familières, Linda me demande si j'accepterais de parler au groupe qui fait du travail de missionnaire dans ce secteur. Betty Ann a l'habitude de me refiler ces gens-là. Eh bien ! ce que j'ai à leur dire va sans doute faire grimper leur savante pression artérielle : mes amies, vous voulez tout savoir au sujet des petites rues ? Alors, quittez vos jobs et venez vivre ici une couple d'années en quête de vos repas quotidiens. Considérez-vous comme diplômées quand vous serez parvenues à vous faire inscrire à l'assistance sociale. Ça vous aiderait également de suivre un cours accéléré sur les cent manières d'apprêter un Kraft Dinner ou un hamburger. J'ai très peu de sympathie pour ces gens de Westmount qui descendent la côte en foule, afin d'implanter ici des projets communautaires pour « les pauvres ».

3 février 1970 – mardi

Il y a des années, quand j'ai vu mon oncle Art au salon funéraire, j'ai dit à mon père : « Il a l'air de porter un masque. » « Ils ont fait de la belle ouvrage, répondit mon père, qui se tenait près du cercueil à bon marché. Tu aurais dû voir comme il était défiguré, à l'hôpital. Au moins, là, y'a l'air humain. » Sa bouche tendue sur sa mâchoire, en une ligne mince, semblait exprimer une rage éternelle contre sa triste mort. Il y a neuf ans, les médecins lui avaient dit que s'il ne cessait pas de boire, il mourrait dans cinq ans. Il prit sa décision. Le jour avant son hospitalisation, il était venu nous rendre visite avec son gallon d'alcool sous le bras, comme d'habitude. Même si j'avais seulement onze ans, l'étrange placidité de son regard m'avait frappé. Un regard que je n'avais jamais vu et que je n'ai pas revu depuis, chez personne. Ordinairement, mon oncle entrait, distribuait un trente sous et une caresse à chacun des enfants, et allait s'asseoir dans la salle à manger avec mon père, pour boire et jaser. Comme mon oncle Art était célibataire, chaque samedi après-midi, il rendait visite à la famille d'un de ses frères, et mon père était son préféré. Nous allions généralement à sa rencontre en courant, dans le passage, mais ce jour-là, nous n'avons pas grouillé, tellement son apparence nous surprenait. « Viens dans le salon, Jim, dit mon oncle, j'ai à te parler. » La porte se ferma. « Qu'est-ce qui se passe, m'man ? » Elle se contenta de répondre : « Mêlez-vous de vos affaires. » Nous avons senti qu'il se passait quelque chose de terrible, mais sans savoir quoi au juste. J'ai appris plus tard que, durant leur conversation d'une heure, mon oncle avait appris à mon père qu'il entrait à l'hôpital le lendemain et qu'il n'en avait plus que pour quelques mois à vivre.

Après avoir fait les arrangements pour les funérailles, ils sont venus s'asseoir avec nous dans la salle à manger où ils ont bu de l'alcool baptisé de jus d'orange. À mon oncle, qui était le plus instruit de la famille, je posais toujours des questions au sujet de l'histoire et, cet après-midi-là, je lui ai



*Sans parachute*  
de David Fennario  
composé en Jenson corps 18  
a été mis en ligne  
en août deux mil douze.